

ARTAIÏS

art contemporain



ARTAIÏS

OCTOBRE/DECEMBRE 2019

#23

P. 2 DECOUVERTES

Les passagers de François Maurin
Esmeralda Da Costa
Joseph Perez

P. 5 EXPOSITIONS

Emerige
Miguel Rothschild
La collection Lafayette Anticipations
Une (certaine) scène française
L'esprit commence et finit au bout des doigts
Basculement des mondes
Un coup de D jamais n'abolira le hasard
La malle aux trésors des photographies
de Polke

P. 12 LIEUX

Des conteneurs d'art moderne
et contemporain
Komunuma, le grand pari(s) de Romainville

P. 14 HISTOIRE

Roger Ballen

P. 15 EVENEMENTS

20^e Prix de la Fondation d'entreprise Ricard
Prix Marcel Duchamp 2019
15^e Biennale d'art contemporain de Lyon
Jeune Création
23^e édition de Paris Photo
AKAA « Also Known As Africa »

P. 23 INFOS EXPOS**Co-directrices de la publication :**

Dominique Chauchat et Sylvie Fontaine

Ont collaboré à ce numéro :

Anne Bergeaud, Marie de La Fresnaye,
Sylvie Fontaine, Marie Gayet,
Gilles Kraemer, Pauline Lisowski,
David Oggioni, Patrick Scemama

3 parutions par an, tirage 2500 exemplaires

Prochain numéro à paraître en janvier 2020

Dépôt légal : 15 mai 2012 - ISSN 2265-5336

Aidez Artaiïs dans ses projets : Adhérez !**Détails page 12.**

Suivez-nous sur Facebook et Instagram



visuel de couverture : Théo Massoulier, *Tiges Ultra Boost*, 2019.
Vue de l'exposition *Jeune Création Internationale*, à l'Institut d'art
contemporain, Villeurbanne, Courtesy de l'artiste, Photo : IAC



François Maurin, *Passager n°8*, à Marrakech avec J. Borderie, Bois et résine, courtesy de l'artiste

Les *Passagers*, œuvres de l'artiste François Maurin, sont des objets mis en circulation par transmission d'une personne à une autre, sans contrepartie. Le site web www.pssgrs.com permet de suivre leurs déplacements et de prendre part à leur migration. Chaque pièce est unique, sculptée manuellement en bois et en résine, pensée pour inviter à la préhension. On retrouve dans le modèle réduit ce qui fait l'étrangeté des objets / sculptures / peintures de l'artiste : lisses, profilés, à la fois low et high-tech, jouant du contraste entre le bois peint, la résine et la lumière, donnant l'impression d'être en suspension et de flotter dans l'espace, quasiment immatériels. Dans les deux cas, petits et grands formats ont une forte propension à laisser le spectateur/détenteur investir la forme sur un mode intime et personnel. Un *Passager* pourra se glisser dans le sac, dans la poche, sous l'oreiller, sur l'étagère, servir d'objet décoratif, de grigri, de talisman, d'objet méditatif...

Réalisé en collaboration avec Samuel Bouaroua et Jules Vaulont, le projet a été créé pour interroger dans le contexte actuel de l'art contemporain notre relation aux notions de propriété et d'engagement. Sans les formuler explicitement, il pose des questions telles que : « Comment faire vivre l'art en dehors des lieux institués ? Quel rapport entretient-on avec une œuvre ? La gratuité de l'œuvre est-elle possible ? Si oui, qu'en est-il de sa valeur artistique ? Quid de la responsabilité du détenteur ? De l'expérience artistique ? Du vécu de l'œuvre ? » Le projet est aussi l'occasion de dessiner une cartographie virtuelle entre les œuvres et les personnes, à travers le temps et l'espace, se générant par elle-même. Car il y a des conditions à

suivre dès lors que l'on est un accueillier, comme s'engager à transmettre le *Passager* à toute autre personne souhaitant à son tour en accueillir un. L'accueil doit être temporaire, la passation se faire de la main à la main ou par l'envoi. Sur le site, l'actualité de chaque *Passager* est consultable. Un formulaire permet d'en faire la demande.

Le rapport trimestriel du 9 septembre 2019 faisait état de 22 *Passagers* en circulation. Depuis sa création en avril 2018, 37 personnes ont pris part à la transmission dans huit pays différents. Une nouvelle version du site est en cours et le projet n'attend que de déployer davantage la constellation des *Passagers* !

Site web : www.pssgrs.com



François Maurin, *Passager n°8*, Bois et résine, courtesy de l'artiste



Esmeralda da Costa, *En attendant que le vent tourne*. Vidéo. 2019 Courtesy de l'artiste

En attendant que le vent tourne, si le titre du triptyque vidéo présenté dans l'exposition d'Esmeralda Da Costa, sur un commissariat Maya Sachweh, est l'expression d'une situation réellement vécue lors d'une résidence dans le Kerala - car il a soufflé le vent, allant jusqu'à casser un de ses objectifs et la contraignant à filmer selon un seul angle de vue - il traduit également les nouvelles pistes de ses dernières œuvres, dont certaines sont créées spécialement pour l'exposition *Alter(a)c(t)ions* à l'espace d'art d'Anis Gras : un regard davantage porté sur la nature et l'environnement, ouvrant sur de nouvelles perceptions.

En effet, jusque là, l'artiste, diplômée de la Villa Arson en 2011, et assistante de Tania Mouraud, nous avait habitués à des œuvres plus « combattives », que ce soit dans ses vidéos ou dans ses performances. Elle y mettait le corps (le plus souvent le sien) au défi de lui-même dans une relation duale, la pratique de la boxe à haut niveau n'étant pas étrangère à ce langage corporel « rageur ». Ainsi on a pu la voir en short immergée dans une piscine ou dans une robe rouge, boxer contre son double, aussi exaspéré qu'elle. Dans la vidéo *#jetenveux* à la bande son répétitive, une seule main filmée en plan serré, malaxant la peau d'un ventre et se refermant en poing suffit à exprimer le ressentiment et sa propagation virale (lauréate du Prix Opline Prize 2018).

Mais après deux voyages en Inde, déterminants dans sa manière de se ressentir au monde désormais, son travail opère un tournant. Il faut dire qu'au retour du premier, elle se fait voler son sac avec toutes ses images, un véritable traumatisme, dit-elle « C'est comme si mon regard, avait disparu » et que c'est l'intention de refilmer les images perdues qui motive son deuxième voyage, intention qu'elle abandonne très rapidement à son arrivée, comprenant qu'il est vain de chercher à refaire ce qui n'est plus. L'autre n'est plus un alter ego avec lequel on ferraille mais un autre, à la fois corps naturel, corps social, corps faisant partie d'un tout, corps à qui on laisse sa place.

Ses œuvres récentes rendent compte de la fragilité d'un corps-monde qui s'altère. Une série de linogravures en noir et blanc, médium encore jamais exposé, montre des scènes d'actualité, des sujets de société. La manière directe de les traiter contraste avec la complexité de ses installations vidéos et sonores ou les étranges fantasmagories végétales de la série *Cose Naturali*. Il s'agit pourtant du même processus, fait d'assemblages, de collages et de superpositions de sources diverses, par lesquelles entrent en résonance la présence et la disparition, l'intime et l'universel, l'un et le multiple, le réel et le virtuel, et l'extraordinaire synergie à l'œuvre dans

la vie. A l'égal de celle qui fait courir Esmeralda Da Costa, à la fin des vidéos, prête à passer à l'action, et en hors champ rencontrer l'autre.

Là où il est, aux origines d'Anis Gras, une ancienne serre et distillerie fondée par le botaniste Raspail, là où il résonne, dans la poésie de Fernando Pessoa, mémoire sensible comme poussée des gravats, là où elle retrouve sa propre histoire. Elle l'a entendu, le vent traverse le temps.

► *Alter(a)c(t)ions*
Espace d'art Anis Gras – le lieu de l'autre
55 avenue Laplace, Arcueil
du 4 au 25 octobre



Esmeralda da Costa, *Vento*. Linogravure. Courtesy de l'artiste

JOSEPH PEREZ, GÉNÉRATION Y

PAR DAVID OGGIONI



Joseph Perez, *Naufrage*, 2017, Marseille, Photo : Robin Verona

La saison des Beaux-Arts s'ouvre sur un acte fort du nouveau directeur : Jean de Loisy souhaite associer à Melpomène les félicités de Nantes à ceux de Paris.

Empreint d'altérité, ce geste se reflète dans l'univers de l'artiste qui translate une esthétique du réseau, de l'amitié, du partage, de la fête. Le cœur, il connaît : sa grand-mère, fondatrice du festival *Danse au Cœur* le sensibilise, adolescent à Marseille, à sa vocation militante et à la performance, via Francis Alÿs - théoricien de *l'inutilité de l'effort*. Une fois intégré l'ENSBA, en l'atelier Tania Bruguera (l'année où l'auteure dissidente du *Manifeste sur le droit des artistes* auprès du Comité des Droits de l'Homme aux Nations Unies, sera emprisonnée à Cuba), il incise plus un actualisme artistique qu'une production à proprement parler ; l'inclusivité du

spectateur est son médium et la garantie que le quotidien prenne forme. L'esprit de solidarité de ses deux collectifs¹ lui offre de s'illustrer à deux Felicità et deux Artagon² ! Son engagement soulève des projets qui (s) abordent les rouages éthico-politiques en infiltrant le logiciel de l'illégal, combinant imagerie de l'activisme utopique et facétie - comme pour son mémorable diplôme qui consistait, après avoir fait suivre pendant un mois le jury, à leur offrir les preuves de l'immersion fictionnelle (traces d'actions fugitives effectuées sur leur chemin) lors d'une fête jubilatoire orchestrée le jour J dans les jardins du directeur.

En ce climat globalisé de crise sociétale, saturée du schéma individualiste, mythe progressiste et rationalisme cartésien, Joseph propose la tribu, l'émotionnel, le dionysiaque.



Chavki, *On va toujours pas se faire chier*, 2019, Finale, Palais des Beaux-Arts de Paris, photo : Kim Bradford

Mais à l'heure de la désobéissance civile théorisée par Thoreau³, Perez préfère opérer en tâche de fond : il distingue tel Machiavel le *popolo grasso du magro*⁴, s'asseyant devant l'entrée du Bristol pour boire une bière à l'aide d'une paille dorée assez longue pour garder le menton bien hautain, et arpente les Champs avec un masque sanitaire passé à la feuille d'or. Pour dénoncer la suprématie de l'image, il profite de *monalbumphoto.com* éditant un livre de selfies au supermarché, forçant la perspective du temple de la consommation. Statuts ambigus entre valeur travail et décroissance lors de sa résidence au Smack : il transforme l'espace de co-working en centre yogi, y organise des barbecues, des siestes ; la salle de réunion vire en burn-out room, les *inspirational quotes* de la devanture citent Marx, Lénine ou Georges Marchais. Invité par Nicolas Bourriaud au MoCo, celui de ses quatre

étendards souhaitant la bienvenue aux réfugiés est censuré par la ville de Sète, l'un est jaune fluo, l'autre une simple couverture de survie ; élément réutilisé en table ronde sous les reproductions de la Sixtine de Michel-Ange quai Malaquais, devant lequel je le découvre pour *Finale*, en train de régler une caméra de surveillance auréolée de ballons noirs en forme de matraque-sextoys voués à la dégonfle. L'œuvre participative signée du collectif Chavki, invite au dialogue, assis sur des coussins sérigraphiés *chien-trognon*, sous un étendard à l'emblème carotte/épée-de-Damoclès, près d'une glacière contenant entre autres le mode d'emploi du collyre anti-gaz lacrymo.

L'artiste-curateur vous invite avec tous ses amis à vivre, au-delà du fétichisme de l'objet, leur proposition « sagra-sensibilisante », en dégustant des huîtres ouvertes sous le manteau et à festoyer en toute cordialité - dans une scénographie immaculée signée Christine Beinemeier, pour le lancement de cette nouvelle série d'expositions.

¹ collectif : *Chavki*, Felicità 18 & 19: Aram Abbas, Kim Bradford, Charlotte Nicoli, Joseph Perez.

collectif : *Pavé Parfait*, avec Kim Bradford.

² Artagon Live 4 - 20 octobre 2019, Magasin Généraux, Pantin.

Futures of Love, Magasins Généraux, jusqu'à 20 octobre 2019 ; Pantin

³ Henri David Thoreau, *La désobéissance civile*, 1849

⁴ Nicolas Machiavel, *Histoire de Florence*, 1532

► Felicità 2019
ENSBA, 13, quai Malaquais Paris 6^e
du 10 octobre au 10 novembre



Chavki, détail, *HOW IT'S MADE : Qui n'a pas d'imagination n'a pas d'ailes*, Kim Bradford, 2018, Artagon IV Magasins Généraux, Pantin, photo : ARTAGON



Charlie Aubry, *Variations d'un quotidien*, 2018, techniques mixtes, dimensions variables

Nouveau lieu pour Emerige qui avec « Voltaire » investit temporairement une ancienne fabrique industrielle du 11^e arrondissement, poursuivant son cycle de circuits courts de diffusion et de soutien à la création sur des sites en reconversion. Temps forts de cette programmation culturelle élargie sous le commissariat de Gaël Charbau, l'exposition anniversaire rétrospective des 5 ans de la Bourse Révélections et *L'effet falaise* regroupant les 12 artistes nommés pour 2019.

Terme employé dans les sphères de l'industrie nucléaire ou de la finance, l'effet falaise décrit les réactions en chaîne d'une catastrophe non planifiée sur un système. Un contexte de rupture, en jeu dans les propositions des 12 finalistes.

Parmi eux, Charlie Aubry conçoit des installations performatives et sonores à la limite de la cacophonie et en parallèle collabore avec la compagnie Maguy Marin, en tant que musicien et scénographe. Carlotta Bailly-Borg, dans une accumulation de mediums et de références, imagine des fictions picturales à rebours de toute chronologie, suivant la logique de la contamination.

Kubra Khademi, réfugiée afghane à Paris, met en scène dans l'espace public les assignations faites aux femmes de son pays, Paul Héintz déjoue les mécanismes d'asservissement de la psyché contemporaine dans des films, vidéos ou installations, Margot Pietri investit certains objets du quotidien faits main de croyances et superstitions réductrices, Victoire Thierrée désamorce avec poésie les technologies de l'extrême, de la défense et de la survie, et Janna Zhiri s'intéresse

aux artistes du fiasco tels que revendiqués par Jean-Yves Jouannais.

Le lauréat désigné le 7 octobre par un jury de professionnels, outre une bourse de 15 000 € pour réaliser sa première exposition, bénéficiera d'un atelier et d'un accompagnement personnel. C'est la galerie gb agency qui accueillera le lauréat de cette édition. De plus, le partenariat avec Hestia Art Residency & Exhibitions Bureau (Belgrade) est reconduit, offrant un rayonnement international à l'œuvre de l'un des 12 nommés.

L'exposition rétrospective, 5 ans, imaginée avec la complicité des galeries partenaires du projet dès ses origines, offre un aperçu des œuvres réalisées par les 5 lauréats : Vivien Roubaud - 2014 (galerie In Situ Fabienne Leclerc), Lucie Picandet - 2015 (galerie Georges-Philippe et Nathalie Valois), Edgar Sarin - 2016 (galerie Michel Rein),

Linda Sanchez - 2017 (galerie Papillon) et Paul Mignard - 2018 (galerie Jérôme Poggi).

Le catalogue édité à l'occasion de cet anniversaire présente les 58 artistes qui ont participé à la Bourse ainsi que des entretiens avec des personnalités de l'art. Il est à souligner que la plupart d'entre eux bénéficient depuis lors d'une visibilité réelle que ce soit en France ou à l'international.

► *L'effet falaise*
exposition collective des finalistes
Bourse Révélections 2019

► *5 ans*
exposition rétrospective de la Bourse Révélections
Voltaire, 81 boulevard Voltaire, Paris 11^e
du 9 octobre au 17 novembre



Carlotta Bailly Borg, *Mercure*, 2019, acrylique sous verre, Courtesy de l'artiste. © Lev Ilizirov



Olivier Bémer, *Playtime @ (sponsored story)*, 2018, film d'animation, 11'28, boucle ∞, tables IKEA VITTSJÖ, sérigraphie sur verre



Miguel Rothchild, *The Spectre*, détail, tirage à jet d'encre avec brûlures. Courtesy l'artiste.

N'y voir aucune coïncidence, surtout pas, aucune analogie. Mais quelle étrangeté dans ce rapprochement temporel entre l'exposition de Miguel Rothchild (né en 1963 à Buenos Aires, vivant à Berlin), commissariat de Béatrice Andrieux : *Le Spectre*, à la Maison de l'Amérique latine, et une part de notre humanité qui brûle sur ce continent sud-américain, dans ces incendies de la forêt primaire amazonienne brésilienne. L'Amazonie, 5,5 millions de km², est la plus vaste forêt tropicale mondiale, répartie entre neuf pays. Sous l'action des bulldozers et des tronçonneuses, en un demi-siècle 20 % de la forêt primaire amazonienne, soit la surface équivalente au territoire français, a disparu !

« Notre maison brûle et nous regardons ailleurs. [...] La terre et l'humanité sont en péril et nous en sommes tous responsables. Il est temps, je crois, d'ouvrir les yeux. [...] Nous ne pourrions pas dire que nous ne savions pas ! Prenons garde que le XXI^e siècle ne devienne pas, pour les générations futures, celui d'un crime de l'humanité contre la vie. » disait le président de la République Jacques Chirac lors du sommet mondial du développement durable à Johannesburg, le 2 septembre 2002. Cet appel à l'aide, lourd de prophéties, résonne tristement face à cette catastrophe environnementale en Amérique du Sud, dans ces mégaféux symptômes visionnaires de notre planète en convulsion.

Les photographies de Miguel Rothchild montrent l'évolution d'un nuage de fumée grandissant, produit par un feu de forêt qu'il a photographié dans la région espagnole de Grenade, enveloppant la nature dans son néant blanc, de photographie en photographie, la cachant jusqu'à disparition. Il était fasciné par les formes engendrées par la fumée, « *Je les percevais de manière si intense qu'elles me faisaient penser à des esprits, comme sortis de l'intérieur du paysage. Cette impression dégageait un mystère qui me fascinait* ». D'où *Le Spectre*, titre de l'exposition. « *Associer la réalité, symbolisée par la fumée, à des esprits, des spectres de la nature, c'est la doter d'une certaine religiosité magique qui m'interpelle* ».

L'image trouée, brûlée, perforée, centrale dans sa démarche artistique, il la renouvelle ici en brûlant des endroits des photographies où le paysage apparaît, exprimant ainsi une réalité perceptible du feu de forêt. Une façon de nous impliquer dans ce ressenti du danger à venir, dans cette instillation de la confusion d'un sentiment. Le papier, criblé de trous, projette l'extérieur vers une autre perception, vers une ouverture, une incertitude.

« *Pour la Maison de l'Amérique latine, j'ai pensé à une série d'œuvres qui, à mon avis, peuvent être reliées au courant du réalisme magique, caractéristique selon moi d'une grande partie de la littérature latino-américaine* ».

En écho à cette présentation, Miguel Rothchild a conçu une vitrine de laquelle s'élève un panache blanc de fumée. Une métaphore de l'esprit des forêts. Aurait-il allumé le contre-feu sacrificiel pour que le feu stoppe ? Le hasard n'existe pas. Croyons-y...

Les citations sont extraites de l'entretien de Miguel Rothchild avec Béatrice Andrieux, catalogue de l'exposition, 2019.

► **Le Spectre. Miguel Rothchild.**
Maison de l'Amérique latine
217, boulevard Saint-Germain, Paris 7^e
du 15 octobre au 10 janvier 2020



Miguel Rothchild, *The Aura*, détail, tirages à jet d'encre avec brûlures

Commissaire à l'ARC, le département d'art contemporain du désormais Musée d'art moderne de Paris, Anne Dressen est à l'origine notamment des expositions *Trans* (Frac Aquitaine), *Decorum*, *Medusa*, *Sturtevant* ou *Seconde Main*.

Elle signe à l'occasion de la réouverture du musée, l'exposition *You*, *Œuvres de la collection Lafayette Anticipations*, à partir des 330 pièces de la Collection Lafayette Anticipations – Fonds de dotation Famille Moulin.

Une première dont elle nous dévoile les catalyseurs et forces en présence.

You, Pourquoi le choix de ce titre ?

Le point de départ est le titre d'une œuvre de Mélanie Matranga, emblématique selon moi, à la fois de la collection Lafayette et de l'exposition que j'ai voulu articuler autour de l'idée de proximité, de tutoiement, de relations donc, que ce soit entre les personnages de la vidéo, ou par extension entre toutes les œuvres de l'exposition.

Je souhaite interroger les rapports entre les œuvres, entre les visiteurs et les œuvres, mais aussi entre les visiteurs entre eux, certaines leur faisant prendre conscience de leur propre corps, et de leurs propres regards.

Ce titre, sans l'explicitement nécessairement, suggère cette sorte de porosité, de contagiosité que l'art peut procurer et cette sensibilité que la plupart de ces œuvres partagent.

De plus, ce qui m'intéresse dans l'emploi du pronom anglo-saxon est l'indifférenciation entre le tutoiement et le vouvoiement alors qu'en français le « vous » induit davantage une distanciation, et une hiérarchie respectueuse, voire soumise.

Quelles lignes de force avez-vous souhaité privilégier dans la sélection des œuvres et comment cela se traduit-il dans le parcours ?

J'ai sélectionné une cinquantaine d'œuvres que je présente dans un parcours circulaire en accord avec l'architecture du musée et qui relève du sensoriel ; j'ai choisi d'articuler l'exposition autour de quelques matériaux qui constituent soit physiquement une œuvre, soit la définissent de manière indirecte et figurée. J'ai aussi croisé deux systèmes de pensée différents : d'une part la théorie des éléments occidentale, qui remonte à l'antiquité, et d'autre part sa version orientale. Dans la première théorie prédominant : l'eau, le feu, l'air et la terre alors que dans les pays asiatiques le



Mélanie Matranga, *You*, 2016, Video still © Mélanie Matranga. Collection Lafayette Anticipations

métal est aussi constitutif d'une vision du monde. Cela me semblait intéressant de parler de contagions à la fois chimiques et métaphoriques entre les œuvres et les sections qui *in fine* constituent un tout, l'exposition.

Quel dénominateur commun se dégage de ce panorama ?

Ces œuvres acquises par le fonds depuis 2005 révèlent, dans la pluralité de leurs médiums, une sorte d'opacité et constituent plus des questionnements que des réponses péremptoires. Beaucoup d'entre elles contiennent une forme de performativité inhérente, à la limite de la matérialité, repoussant les frontières et les limites de l'œuvre communément admises. Elles sont très conscientes de notre monde en mutation, tout en restant ouvertes et poétiques.

Entretien avec Anne Dressen

► *You*, *Œuvres de la collection Lafayette Anticipations*
Musée d'art moderne de Paris
11, Avenue du Président Wilson, Paris 16^e
du 11 octobre 2019 au 16 février 2020



Delphine Coindet, *Dear M.*, 2008, Collection Lafayette Anticipations © Adagp, Paris, 2019.
Photo : © Annik Wetter



Rachel Maclean, *Feed me*, 2015, Video still, 1/6 + 1AP, Collection Lafayette Anticipations, © Rachel Maclean

UNE (CERTAINE) SCÈNE FRANÇAISE

PAR MARIE DE LA FRESNAYE



Bertrand Dezoteux, *L'Histoire de France en 3D*, 2012, animation, 14', Courtesy de l'artiste

Ce projet, porté par l'équipe curatoriale du Palais de Tokyo, dont le titre est emprunté au poète et dramaturge Olivier Cadiot, rassemble 44 artistes ou collectifs « qui opposent une forme de résistance aux assignations, aux effets de mode » selon Daria de Beauvais et les autres commissaires : Franck Ballard, Adélaïde Blanc et Claire Moulène.

Une approche non pas exhaustive, mais volontairement subjective et sensible d'une « certaine » scène française. Nés entre les années 1930 et 1990, ces artistes vivent et travaillent en France et s'inscrivent dans des compagnonnages, des affinités et filiations, comme cela est traduit dans le parcours qui se déploie sur deux niveaux du Palais de Tokyo (6000m²).

Inclassables, ces glaneurs, passeurs peuvent apparaître à plusieurs moments dans des allers-retours furtifs, fugitifs où ils peuvent :

- peindre le réel avec humour, comme chez Pierre Joseph qui ouvre le premier chapitre, avec ces images d'Epinal recyclées à l'infini, avec violence et poésie chez Anita Molinero, qui retrouve ses opéras de plastique sauvages, ou avec extrême



Anne Le Troter, *Parler de loin ou bien se taire (détail)*, 2019, Le Grand Café, Centre d'art contemporain (Saint-Nazaire) Courtesy de l'artiste. photo : Antonin Horquin

radicalité chez Maurice Blaussyld et son immense monticule de terre qui flirte entre nihilisme et non lieu ;

- investir les bizarreries du domestique avec Jean Claus et Corentin Grossmann ou Aude Pariset et ses trois lits d'enfant dévorés par les vers ;

- se retrancher dans la fable (Caroline Mesquita), le rituel (Nils Alix-Tabeling), la mythologie (Vidya Gastaldon), le simulacre (Renaud Jerez), le travestissement (Madison Bycroft), le silence (Kengné Tégua) ;

- céder aux pulsions scopiques de nos écrans et chimères numériques (Anne Le Troter, Grégoire Beil), dessiner un futur entre nostalgie (Nicolas Tubéry) et entropie (Agata Ingarden) ;

- ou se replier dans sa cabane (Martin Belou), son atelier (Nathalie du Pasquier), derrière son double (Nina Childress), son alter ego virtuel (Kévin Bray), autant de dérives qui disent des identités fluides, interchangeables, interlopes (Jean Charles de Quillacq, Julien Carreyn).

« Quelle histoire de France ? » nous demande Bertrand Dezoteux dans ce road trip anti-héroïque, si ce n'est toujours celle de la réappropriation et réécriture des grands récits (Lili Reynaud-Dewar).

Ces artistes qui oscillent entre le singulier et le collectif ouvrent de nouvelles porosités et cohabitations qui dépassent le critère strictement géographique pour suggérer d'autres temporalités et circuits de production et de diffusion possibles.

Une cartographie de l'art exigeante et salutaire.

► *Futur, Ancien, Fugitif. Une scène française*
Palais de Tokyo
13 avenue du président Wilson, Paris 16^e
jusqu'au 5 janvier 2020



Laura Lamiel, *L'Espace du dedans III.*, 2018. Vue d'exposition « Les Yeux de W », Centre régional d'art contemporain Occitanie (Sète), 2019, Courtesy de l'artiste et Marcelle Alix (Paris) Crédit photo : Marc Damage



Anne Bourse, *River, Dice, Glass, The phone ring*, 2019. Vue de l'exposition « Take (a) back the economy », Centre d'Art Contemporain Chanut, Clamart, Courtesy de l'artiste, photo : Aurélien Mole

Les artisans d'art français sont mis à l'honneur à l'occasion des 20 ans de la Fondation Bettencourt Schueller dans une exposition conçue par Laurent Le Bon autour de la main, source d'inspiration et de création infinie.

Le parcours en quatre séquences orchestrées par l'artiste Isabelle Cornaro s'ouvre sur un cabinet de curiosités à partir des collections de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris.

Après ce prélude nous entrons au cœur du processus avec les lauréats puis une quarantaine de créations primées, rassemblées dans une vaste installation, avant de finir par les organismes ou institutions soutenus par la Fondation dans une relative pénombre.

Il se dégage une grande cohérence de l'ensemble, comme un cheminement d'émerveillement en émerveillement au fil des partis pris scénographiques sur ce magistral plateau de l'Orbe New-York, espace circulaire baigné de lumière de plain pied sur la terrasse du Palais de Tokyo.

► *L'esprit commence et finit au bout des doigts*
20 ans d'engagement de la Fondation Bettencourt Schueller pour l'intelligence de la main
Palais de Tokyo
13 avenue du président Wilson, Paris 16^e
jusqu'au 10 novembre



Claude Aiello et Mathieu Lehanneur, Japon (série *L'Âge du Monde*), 2009 © Claude Germain

BASCULEMENT DES MONDES

PAR PAULINE LISOWSKI



Charlotte Charbonnel, *Petra Aequae n°2*, 2018, Calcite, © Charlotte Charbonnel. Courtesy de l'artiste et galerie Backlash, Paris

La Maison des arts-plastiques Rosa Bonheur est un espace hybride, lieu d'enseignement de pratiques artistiques et d'expositions d'art contemporain. Il ouvre sa saison culturelle autour de la notion de changement climatique et des manières d'aborder la nature, en bouleversement. Les artistes collaborent avec des scientifiques pour des projets qui nous invitent à redécouvrir la notion de vivant.

Cécile Beau nous propose d'écouter la

nature avec *La Fontaine épathique* : des organismes vivants d'une forêt miniature encore en croissance, et *Aoriste* : une roche basaltique qui ronronne.

L'installation de Charlotte Charbonnel sort de la charpente, en écho à des formations géologiques, et renvoyant à ses observations des phénomènes liés à l'eau.

Le projet *Corail Artefact* de Jérémy Gobé convoque une analogie formelle entre un type de dentelle et le corail, organisme en

voie de disparition. Une impression 3D PLA (plastique biosourcé biodégradable) de cette dentelle de coton suggère un développement de cet élément naturel, qu'il tente de préserver. Une application pour casque à réalité virtuelle plonge le spectateur dans un récif corallien et nous permet de découvrir son univers artistique. Karine Bonneval a déployé un ensemble de pièces praticables de son projet *Vertimus*, qui nous invitent à « devenir-plante », à prendre conscience de mouvements de la plante, à être en contact avec elle, en empathie.

Les expositions sont pour Fabienne Leloup, la directrice, la possibilité d'ouvrir les projets vers la transversalité des disciplines. Cette exposition s'inscrit dans la dynamique de la ville de Chevilly-Larue et tisse du lien avec différentes structures du territoire. Elle répond également à la question : « Comment l'art peut s'engager dans l'un des enjeux majeurs de notre époque : le réchauffement climatique ? »

Basculement des mondes s'accompagne de différents moments de rencontres ou balades botaniques. L'exposition sort des murs avec le projet *Vertimus* de Karine Bonneval, dont une œuvre continue de croître dans le jardin de la maison du Conte, et celui de Jérémy Gobé : des prototypes de bouteilles en PLA, matériau entièrement écologique et compostable, à la médiathèque.

► *Basculement des mondes*
Maison des arts-plastiques Rosa Bonheur
34, rue Henri Cretté, Chevilly-Larue
jusqu'au 15 novembre

UN COUP DE D JAMAIS N'ABOLIRA LE HASARD

PAR GILLES KRAEMER



Marc Desgrandchamps, *Sans titre*, 1990. Huile sur toile. 195 x 130 cm.
© ADAGP, Paris, 2019. Collection Frac Île-de-France

Un coup de dés jamais n'abolira le hasard, Stéphane Mallarmé (1897).

Pour l'exposition « D » du Frac Île-de-France, au château de Renteilly, c'est un autre hasard, pas si éloigné de la poétique mallarméenne qui fut convoqué. Sans doute que le tirage au sort (via un plugin sur son site Internet) dans le choix d'une lettre de l'alphabet, déterminant le choix des artistes présentés, aurait séduit l'avant-gardiste « prince des poètes », adepte de l'analogie et de la suggestion, dans un jeu de correspondances, à travers images et sensations ! Mais, si l'on y songe, n'est-ce pas la démarche d'un commissaire d'exposition d'art contemporain lorsqu'il place une œuvre à côté d'une autre !

« D » fut le gagnant. Tous les artistes dont le nom commence par D, présents dans ce fonds francilien, sont exposés, avec toutes



Erik Dietman, *Fenouil prudent*, 1993-1997
© Adagp, Paris, 2019. Collection Frac Île-de-France

leurs œuvres. Soit 34 artistes ou binômes et 123 œuvres, dans le spectre large, de la peinture à l'installation, de la sculpture de verre *Fenouil prudent* d'Erik Dietman (1993-1997) à la vidéo *Animate V* de Simon Dybbroe Møller (2012).

Ce principe prédéterminé et arbitraire, ne laissant aucune

place au choix subjectif du commissaire Xavier Franceschi, également directeur du Frac, fut l'objet du précédent « L », à l'automne 2018 à Renteilly. L'approche est celle d'une exposition conçue sous le spectre de ce protocole rigoureux, à l'opposé de la classique sélection des œuvres confortant le discours du commissaire sur un thème.

Au gré des acquisitions, choix des différents directeurs de ce Fonds régional d'art contemporain, adeptes de la radicalité extrême, de l'intervention ou de la peinture, une image très large de la création de l'art en France est présentée. Certains artistes ne figurent que par un achat tel *Plein ocre* d'Olivier Debré (1920-1999), peintre de l'abstraction gestuelle dans ses toiles de la nature et du paysage ou Philippe Decrauzat *The Way Out is to permutate* (2006) revisitant le champ de l'abstraction dans un répertoire de formes minimales et géométriques, réinvestissant l'art optique et cinétique pour en élargir les différentes perspectives. D'autres plus « chanceux », eurent droit à de nombreux achats. Tel Stéphane Dafflon - *AST 292* (2017) - avec sa peinture abstraite créée à l'écran puis transposée de l'ordinateur à la toile. Sa démarche joue également des références aux mouvements art concret, abstraction géométrique, Op'Art. Ou Marc Desgrandchamps - *Sans titre*, 1996 - figuratif de l'espace indéfini dans des références à la peinture classique d'histoire.

Parmi les duo d'artistes, les belges Jos de Gruyter & Harald Thys réalisent des vidéos, des performances, des installations et des photographies dans lesquelles ils mettent en scène des personnages décalés de ce qui semble être leur quotidien, dans un univers fictionnel aux faux airs de réalité, entre cauchemar et caricature. *Ten Weyngaert* (2007) reprend le nom d'un centre communautaire implanté dans la banlieue de Bruxelles dans les années 1980, proposant un espace de vie utopique réunissant des individus autour d'activités artistiques et culturelles.

► D - œuvres de la collection du Frac Île-de-France
FRAC Île-de-France Le Château
Domaine de Renteilly
1 rue de l'Étang, Bussy-Saint-Martin
du 20 septembre au 22 décembre



Philippe Decrauzat, *The Way Out is to permutate*, 2006. Acrylique sur toile.
210 x 210 cm. © Philippe Decrauzat. Collection Frac Île-de-France



Sigmar Polke, *Sans titre (Hannelore Kunert)*, 1970-1980, Collection de Georg Polke © Sigmar Polke, Cologne/ADAGP, 2019

« Mon art est comme un buisson élagué par les préjugés - malgré tout nous grandissons, voire mieux. Et nous proliférons, non seulement vers le haut, mais aussi vers le bas ». Sigmar Polke.

En collaboration avec le Museum Morsbroich de Leverkusen (Allemagne) où elles furent présentées en 2018, le BAL accueille, sur une conception originale de Georg Polke et de Fritz Emslander, 294 photographies inédites de Sigmar Polke (1941 - 2010) provenant de la collection de son fils Georg. Ses prises de vue, restées de longues années dans une caisse chez Georg, surgissent de l'oubli.

« Son œuvre protéiforme peut s'apparenter à un champ de bataille où s'affrontent matières et sujets dangereux » souligne Bernard Marcadé, co-commissaire avec Diane Dufour, en présentant cet ensemble des années 1970 à 1986. Très rapidement, Polke « utilise le médium photographique, à la fois de manière documentaire pour réaliser ses peintures, mais aussi de façon autonome. Il existe chez lui une contamination réciproque de ces deux domaines, au point qu'il est autant possible d'évoquer la dimension photographique de ses peintures que la dimension picturale de ses photographies » précise-t-il.

Quelles sont ses « infamies photographiques », ses clichés sur cette pratique indépendante de son œuvre, un médium qualifié de mauvaise réputation, honteux au sens strict de l'infamie, comme l'exposition les titre ? Ce sont des images accidentées car largement manipulées lors du tirage, des photographies en noir et blanc, en majorité de format à l'italienne.

Des photographies de tous les jours, des instantanés dans la démarche multiforme de cet artiste réfractaire à tout systématisme et à toute règle préétablie. « Dans une position esthétique et éthique éminemment libertaire » pour Bernard Marcadé.

Ce qu'il saisit, c'est le quotidien que la scénographie de Cyril Delhomme présente en de très longues frises de photographies, comme le déroulé d'une vie. Une collecte du temps passé pour des intermittences de souvenirs. Hambourg et Dusseldorf dans la tristesse de ces villes. Avec sa famille en Tunisie en 1971. La série *Lady Shiva, Zurich*, études d'ombres, de mouvements, autour d'une pratique de l'insolation (1977). Des portraits de ses ami(e)s, dont celui de Baselitz. Lui-même pouffant de

rire à Zurich (1976) ou avec de grosses lunettes, perdu dans ses rêveries (1980). Des inconnus, des réunions, des repas. Face à sa série des photographies monochromes, des essais de noir, comment ne songerait-on pas à ses tableaux monumentaux *Axial Age* exposés dans le pavillon central de la 57^e Biennale de Venise (2007), dans cette abstraction et ces variations subtiles autour d'une seule couleur ? À Venise également, il présenta *Athanos* dans le Pavillon allemand en 1986 ; pour la première fois apparaît la quête alchimique de l'artiste, dont le titre de l'exposition renvoie au creuset où se produit la transmutation. Une large section au BAL est consacrée à cette pratique développée lors de cette 57^e Biennale avec sa fascination pour l'alchimie et son désir d'expérimenter. Une peinture hygrosopique, aux couleurs hydrosensibles passant du bleu au rouge, appliquée sur les murs du Pavillon, réagissait aux variations atmosphériques, à la lumière, à l'humidité. Des photographies et le catalogue conservent l'image « work in progress » de son installation italienne, dans un rendu fantasmagorique.

La photographie, qu'est-ce, sinon de l'alchimie au moment de son développement ? C'était au temps de l'argentique. Polke aurait-il la même démarche maintenant à l'égard du numérique ?

► Les infamies photographiques de Sigmar Polke
le BAL
6, impasse de la Défense - Paris 18^e
jusqu'au 22 décembre



Sigmar Polke, *Sans titre*, 1970-1980, Collection de Georg Polke © Sigmar Polke, Cologne/ADAGP, 2019

DES CONTENEURS D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN

PAR GILLES KRAEMER



Hervé Di Rosa, *La Guerre de 1914 - 1918* © 7 A VOIR / Collection particulière / Valenton

De Chagall à Caillebotte, de Léger à Di Rosa, l'art s'expose dans 15 conteneurs de 3 tonnes !

Les 3 000 m² de la Halle des Grésillons à Gennevilliers accueillent près de 260 œuvres pour *Trésors de Banlieues*, commissariat de Noël Coret. Cette initiative est née de la coopération entre la mairie de cette ville et l'association « L'Académie des Banlieues » regroupant des collectivités territoriales décidées à changer les idées reçues sur les villes périphériques.

53 collectivités ont répondu oui à la proposition de cet événement inédit, soit 45 en Île-de-France auxquelles huit en province se sont jointes, d'Allonnes au musée Goya de Castres, de la Galerie municipale Édouard Manet de Gennevilliers à Givors, du Centre Tignous d'Art contemporain de Montreuil à Tremblay-en-France, de Vénissieux à la Galerie Municipale Jean Collet de Vitry-sur-Seine.

Hormis deux peintures d'église du 17^e siècle, les bijoux d'Elsa Triolet, un couteau gravé par Goya ou la barque de Maupassant, l'on peut découvrir des dessins, peintures, photographies, sculptures, céramiques, tapisseries et livres d'art, de l'impressionnisme à la figuration narrative, de l'abstraction au street art.

« *Témoigner de son temps par tous les moyens de l'art* » met en scène la vie en banlieue du XX^e siècle à nos jours.

« *Les formes successives des banlieues soumises à la création artistique* » révèlent les bouleversements de la mutation des paysages ruraux vers des paysages urbains.

« *Ce que nous disent les rues et les murs des banlieues* » nous fait pénétrer le quotidien.

« *Un art décoratif pour les mairies* » permet d'appréhender la variété des acquisitions des mairies.

« *Guerres et révolutions : résonances en banlieues* » témoignent de l'écho d'épisodes historiques tragiques. Créations musicales, littéraires ou picturales sont présentes et « *L'Art sacré aux yeux de tous* » aborde la question de la foi et de la religiosité.

► *Trésors de Banlieues*
Halle des Grésillons

41, avenue des Grésillons, Gennevilliers
du 4 octobre au 30 novembre

- Vous souhaitez rencontrer les acteurs de la création d'aujourd'hui ?
- Vous désirez être informé(e) de l'actualité artistique et recevoir notre revue chez vous ?

ADHEREZ A ARTAIS !

Rejoignez-nous en apportant votre soutien afin de nous permettre de vous proposer encore plus de visites et voyages !

ADHÉSION SOUTIEN

50 euros, donnant accès à toutes nos visites et voyages
30 euros, Tarif réduit pour les artistes, étudiants et sur demande

ADHÉSION MÉCÈNE

Bénéficiez d'une offre sur mesure pour vos clients et/ou salariés

ADHÉSION BIENFAITEUR

100* euros, avec en + envoi de la revue à domicile

ADHÉSION DONATEUR

150* euros, avec en + inscription prioritaire aux voyages

Adhésion en ligne sur www.artais-artcontemporain.org

Pour toute question n'hésitez pas à nous contacter : associationartais@gmail.com ou 06 10 96 20 30

*déduction fiscale à 66%



Komunuma, courtesy Fondation FIMINCO, Photo Axelle Poisson

Le Grand Paris de l'art s'inscrit à Romainville avec Komunuma (« communauté » en esperanto) qui déploie sur 11 000 m² un écosystème inédit dans les anciens laboratoires de Sanofi reconvertis par l'agence d'architecture Freaks.

« La force du projet repose sur sa capacité à rassembler quatre galeries d'art (Air de Paris, In Situ-Fabienne Leclerc, Vincent Sator et Jocelyn Wolff), une fondation privée (Fiminco), une institution publique (le Frac IdF), une association d'artistes (Jeune Création) ainsi que des artistes eux-mêmes présents sur le site grâce au programme de la résidence internationale d'artistes de la Fondation Fiminco », comme le résume Vincent Sator. Alors que plusieurs galeries étaient dans une « volonté de synergie », explique Fabienne Leclerc, ce nouveau pôle entre laboratoire et incubateur de talents entend jouer la carte du territoire dans un dialogue public/privé innovant.

La Fondation Fiminco propose en effet des partenariats ponctuels aux galeries en termes de programmation de La Chaufferie (espace d'exposition exceptionnel) et de production, un argument décisif d'après Jocelyn Wolff, qui souligne le besoin de certains artistes d'espaces plus spectaculaires. De plus, le profil de Joachim Pflieger, directeur de la Fondation Fiminco et ancien dirigeant de la galerie Thaddaeus Ropac, est un interlocuteur « expert et un vrai moteur dans l'aventure ». Jocelyn Wolff ajoute enfin que la présence de Jeune Création apporte un public clé, celui des jeunes artistes, parmi les meilleurs lecteurs de ses expositions à Belleville. Si tous les signaux sont au vert, Jocelyn Wolff, très engagé, garde cependant pour l'instant un pied dans la capitale, le temps de tester et mettre en place la vocation et stratégie de chacune de ses antennes.

Le Frac, outre le stockage de ses réserves dans le seul bâtiment qui sera construit, prévoit un dispositif expérimental de consultation d'œuvres par le public. Xavier Franceschi souligne que, même si d'autres musées, comme les cabinets d'art graphique, l'expérimentent déjà, c'est inédit à cette échelle, l'idée étant de donner à voir les coulisses des réserves d'une collection publique de grande ampleur.

Pour le lancement le 20 octobre (dernier jour de la FIAC), chaque galerie propose un projet inaugural particulier. In Situ avec « Stop » présente des installations phares de Gary Hill, Mark Dion et Otobong Nkanga, en écho avec ses autres artistes ; Air de Paris joue sur quatre niveaux le suspens avec « More » rassemblant 40 signatures ; Jocelyn Wolff reviendra aux origines avec une nouvelle pièce de Clemens von Wedemeyer, matrice d'une exposition qui associe tous ses artistes ; Vincent Sator signale l'entrée officielle dans son écurie de l'artiste suisse Christian Gonzenbach ; sans oublier le fameux bar à oranges de Michel Blazy du Frac réactivé sur l'un des toits terrasses.

Avec une ouverture prévue certains dimanches, l'enjeu est de repenser le centre et la périphérie et de proposer une véritable expérience entre lieu de vie et nouveaux formats d'échanges et d'expositions. Souhaitons que les habitudes prennent vraiment, comme c'est le cas à Pantin, commune limitrophe, où les vernissages attirent désormais bon nombre de parisiens.

► Komunuma
43 rue de la Commune de Paris, Romainville
ouverture le 20 octobre



Komunuma, Copyright and courtesy : Fondation FIMINCO, photo : Axelle Poisson

ROGER BALLEEN, UNE IMAGE CARRÉE DANS UN LABYRINTHE

PAR GILLES KRAEMER



Roger Ballen, *Discussion*, 2018 © Roger Ballen

« Chaque fois que je visite Paris année après année, j'ai hâte de visiter la Halle Saint Pierre [...]. L'art qu'on peut voir à la Halle Saint Pierre est authentique, essentiel, implicitement compréhensible » souligne Roger Ballen (1950, New York).

Après des études de psychologie et un doctorat en économie minière il part, en 1982, en Afrique du Sud. Il y exerce son métier de géologue, découvre banlieues et campagnes, pratique la photographie. Ce médium, il le connaît depuis son enfance, sa mère travaillait à l'agence Magnum avant d'ouvrir une galerie de photographies à New York.

Aux Rencontres de la photographie d'Arles de 2017, son installation *The House of the Ballenesque* dans un squatt abandonné est restée dans les mémoires. L'adjectif « ballenesque » est passé dans le langage pour désigner son écriture esthétique de marginalité, de grotesque, de burlesque, de chaos organisé, dans « un univers de tourment intérieur angoissant dans cette mise en scène de l'absurde » comme le souligne Martine Lusardy, commissaire de sa première rétrospective en France, à la Halle Saint Pierre. Environ 80 photographies sont montrées, des séries *Fils et câbles*, *Dessiner Humains, Animaux, Réellirréel, Apparitions* jusqu'à la survenance de la

couleur en 2018. « Mes espaces [...] peuvent être définis comme des incarnations visuelles inconscientes du subconscient » précise-t-il. Cette captation, il la visualise dans des tirages dans « un format carré, c'est à mes yeux la forme parfaite. Il y a un idéal géométrique dans le carré. Tous les éléments sont à égalité, ce qui m'est primordial ».

Sa réponse artistique du monde qu'il capte est celle de la théâtralisation mise en scène à Paris au sens propre du terme - avec une dizaine d'installations autour de son mannequin Roger's Roger - en un parcours souhaité labyrinthique. Revisitera-t-il durant les 10 mois de son exposition les installations qu'il a créées in situ ? Quelques jours avant l'ouverture de son exposition, il se rendit à la Braderie de Lille et y collecta des objets qu'il inclut dans les différentes saynètes de son univers.

Son monde est celui de l'hermétisme, du clos, sans porte ni fenêtre, un enfermement comme le ressenti du monde dans lequel vivent les blancs, non les riches mais les marginaux dans leur misère, une autre image de cette nation qui fut celle de l'apartheid. Le fil de fer, la constance du mur, la présence de l'animal - de très nombreux rats - l'ours de l'enfance reviennent souvent.

Il livre la condition humaine sans fard,

cette prison dont l'échappatoire est de dessiner sur les murs. Comme le note Martine Lusardy, « le marginal sort de son état, redevenant « je » à travers son geste créatif, cette expression d'un moment de sa liberté ».

Dans sa démarche comment ne pas évoquer le géologue de formation ? « À l'instar de la géologie, mon esthétique s'est développée couche après couche », il a construit son univers, de photographies d'intérieurs jusqu'à la captation du moment où ses interlocuteurs deviennent acteurs de leur vie. Dans son monde « de l'Outland, de la terre étrangère » où « l'humour noir / l'absurde a toujours fait partie de mon imagerie », l'on retrouve des atmosphères à la Chassac, Louise Bourgeois, Jean Dubuffet, Brassai, Hans Bellmer, le surréalisme, le théâtre et les écrits de Beckett.

Ce labyrinthe de la vie, il l'a inscrit dans le carré de son cadrage pour donner à comprendre la psyché humaine, l'absurdité de la vie.

Les citations sont extraites de l'entretien de Roger Ballen avec Martine Lusardy paru dans *Le monde selon Roger Ballen* de Colin Rhodes, éditions Thames & Hudson, 2019.

► *Le monde selon Roger Ballen*
Halle Saint Pierre
2, rue Ronsard - Paris 18^e
jusqu'au 31 juillet 2020



Roger Ballen, *The Back of the Mind*, 2012
© Roger Ballen



Le fil d'alerte, 2019, œuvres de Gaëlle Choisine, Paul Maheke, Estefana Peñafiel Loaiza, photo : Aurélien Mole/Fondation d'entreprise Ricard

Le Prix Ricard a pour mission de récompenser un jeune artiste français ou vivant en France, en lui achetant une œuvre d'une valeur de 15 000 € qui sera offerte et exposée au Centre Pompidou, et en lui offrant une aide pour une exposition dans un centre d'art à l'étranger. Mais le principe en est qu'un seul commissaire assure la sélection des artistes, ce qui a parfois donné lieu, lors des éditions précédentes, à des résultats surprenants.

Ce n'est pas le cas avec Claire Le Restif, la directrice du Crédac, qui a choisi des artistes qu'elle a, pour la plupart, déjà exposés, mais qui n'en sont pas moins représentatifs des différentes tendances de la scène française d'aujourd'hui. Elle n'a pas cherché à trouver un thème à cette exposition ou à la faire entrer de force dans un cadre préconçu. C'est juste si elle lui a donné un titre, *Le Fil d'alerte*, qui, écrit-elle, « est un titre métaphorique pour qualifier la relation que le curateur entretient à son milieu », mais qui pourrait aussi qualifier la posture qu'adoptent les artistes eux-mêmes face au monde dans lequel ils vivent. Alerte face aux questions identitaires, économiques, écologiques, féministes, raciales, etc., mais aussi devoir de mémoire, de célébration, d'inscription dans une histoire commune.

Ils sont donc neuf, quatre garçons et cinq filles, nés entre 1978 et 1988, ayant des pratiques aussi différentes que la peinture, la photo, la sculpture, l'installation, etc. Tous, cependant, ne sont pas aussi avancés dans la carrière : Kapwani Kiwanga, par exemple, qui présente une conque en pâte de verre (symbole du rassemblement en

Haïti, le premier pays colonisé de l'histoire à avoir pris son indépendance), est déjà lauréate de plusieurs récompenses. Mais tous ont autant à cœur de s'impliquer dans la société.

Ainsi, Estefania Peñafiel Loaiza photographie-t-elle des vidéos de caméras de surveillance placées aux abords de la frontière entre les États-Unis et le Mexique, par exemple, en laissant l'obturateur ouvert (du coup, les traits des éventuels migrants disparaissent pour ne laisser que des contours fantomatiques, leur procurant la protection de l'anonymat) ; ainsi Marcos Ávila Forero s'intéresse-t-il à des retraités de l'industrie métallurgique japonaise, en

leur demandant de reproduire les gestes qu'ils effectuaient pendant leur travail, puis invite un théoricien à analyser ces gestes et enfin à un calligraphe à les transposer ; ainsi Gaëlle Choisine fait-elle un moulage en savon de son pied, en travaillant avec une entreprise d'Alep qui a continué ses activités, malgré la guerre ; ainsi Simon Boudvin, taille-t-il un bureau dans du bois d'ailante, cette plante exotique qui a conquis les villes européennes et qui pousse sur les décombres, les tas d'ordures, aux abords des habitations...

Corentin Canesson et Sarah Tritz, les deux peintres, semblent aborder le monde de manière plus détournée, le premier s'inspirant, non sans humour, des poèmes de René Ricard (!), peintre et journaliste américain, proche du mouvement beat et de Warhol, tandis que la seconde, qui se passionne tout autant pour l'art brut que pour les décors de théâtre, réalise des jouets d'enfants et érige le bricolage au rang de la sculpture. Paul Maheke, enfin, qui est surtout performeur, en appelle aux cultures populaires et joue sur l'invisibilité. Et Eva Barto se situe délibérément en dehors de l'exposition, même si elle a accepté d'y participer.

Autant de propositions passionnantes, qui laissent la compétition très ouverte.

► *Le fil d'alerte*
Fondation d'entreprise Ricard
12 rue Boissy d'Anglas, Paris 8^e
jusqu'au 26 octobre



Le fil d'alerte, Marcos Ávila Forero, *Théorie du vol des oies sauvages, notes sur les mouvements ouvriers*, 2019, installation, photo : Aurélien Mole/Fondation d'entreprise Ricard

PRIX MARCEL DUCHAMP 2019

PAR DAVID OGGIONI



Marguerite Humeau, *The Prayer (A marine mammal invoking higher spirits)*, 2019, Installation views & reproductions : © Eden Krsmanovic / Courtesy of the artist and CLEARING New York, Brussels

Entretien avec Nicolas Liucci-Goutnikov, Conservateur en charge de la coordination scientifique au Musée national d'art moderne Centre Georges Pompidou et commissaire de l'exposition des quatre finalistes du Prix Marcel Duchamp 2019.

Pouvez-vous nous aider à saisir de manière elliptique, les approches, pratiques et les imaginaires à l'œuvre des artistes en lice pour le « graal duchampien » ? Quelle serait la spécificité ou fil conducteur de cette édition 2019 ?

Plus qu'un fil conducteur, ce qui me frappe dans cette édition, c'est la coexistence de pratiques très différenciées. Elle est tout à fait cohérente avec un prix dont l'ambition est de rendre compte de la diversité de la création artistique, aujourd'hui, en France.

Éric BAUDELAIRE compte parmi ces artistes qui s'attachent à porter un regard critique sur le monde, par un travail d'obédience conceptuelle qui le singularise parmi les quatre impétrants.

Pour le prix Marcel Duchamp, il présente un film dont la production a débuté il y a 4 ans, avec 21 collégiens de Seine-Saint-Denis qui en sont à la fois le sujet, les auteurs et les acteurs. Au fil de l'œuvre, on voit ces jeunes gens façonner leur propre image, loin des clichés qui circulent sur ce département dit « sensible ». Pour regarder ce long métrage, les spectateurs devront emprunter un espace technique. Cela ajoute une dimension *in situ* très savoureuse au projet.

Une partie de sa pièce se trouve à Saint-Denis ?

Éric a demandé à ses collégiens de produire un drapeau en écho à une œuvre fameuse de Daniel Buren produite pour le Centre Pompidou. Le drapeau choisi sera installé au sommet de la tour Pleyel, qui est une sorte de « tour Eiffel » en Seine-Saint-Denis. Il sera visible, au loin, depuis les derniers étages du musée.

Katinka BOCK propose pour sa part une pratique sculpturale très fine, renouvelant dans le présent le langage des années 1970, entre art post-minimal, arte povera et site specific. Le projet de Katinka est construit autour d'un damier de plaques en cuivre qui a été installé plusieurs semaines sur l'une des terrasses du Centre Pompidou, pour y subir un processus naturel d'oxydation, recouvert d'un lé de tissu qui en a pris l'empreinte. Sur ce damier est mis en fonction un radiateur emprunté à un habitant du quartier. La lecture très subtile de l'histoire de la sculpture à

laquelle se livre Katinka en reformule tous les enjeux. Sa maîtrise de l'espace est extraordinaire.

Benjamine de l'édition, Marguerite HUMEAU est une artiste très suivie par les musées et les collectionneurs. L'ensemble de son œuvre naît de récits bâtis à partir de sources scientifiques, fondés sur des collaborations avec des spécialistes. Elle fascine par sa maîtrise technique, d'une contemporanéité radicale. À travers ses sculptures, Marguerite fait apparaître des formes de vie nouvelles ou disparues. Pour le prix Marcel Duchamp, elle se base sur des observations zoologiques laissant à penser que certains animaux ont adopté des pratiques de type religieux en réponse à la catastrophe écologique.

La présence d'Ida TURSIC & Wilfried MILLE mérite d'être relevée, car elle signale la volonté de l'ADIAF de voir la peinture être représentée au Prix Marcel Duchamp. Contrairement à l'Allemagne, la peinture souffre en France d'une situation compliquée, induite par une tradition critique l'ayant fortement contestée depuis les années 1970. En jetant sur le médium pictural un regard distancié, jubilatoire et plein d'ironie, Ida et Wilfried s'interrogent sur la possibilité même de continuer à peindre. Entre abstraction et figuration, ils proclament, à l'instar de Picabia ou de Polke, leur indifférence au style : pour eux, tout est bon ! Connus pour leur appropriation d'images glanées sur internet, ou à des sources plus savantes, ils déstabilisent collectionneurs et spectateurs en les confrontant à leurs propres attentes.

Par quelle logique s'articule en tant que commissaire, votre implication depuis votre désignation, jusqu'à la collaboration avec les artistes ? Quels ont été les contingences, le grand challenge à relever ? Votre plus grande satisfaction ?



Katinka Bock, *Stehender im Hintergrund, Debout sur feuilles de température*, 2019, Courtesy of the artist and Galerie Jocelyn Wolff, Meyer Riegger Berlin/Karlsruhe, Galerie Greta Meert Brussels, Photo: François Doury



Ida Tursic & Wilfried Mille, *Huit ou neuf peintures pour réfléchir si l'on peut continuer ainsi*, 2019, Courtesy of the Artists and Almine Rech

La sélection des nommés se fait au terme d'un long processus qui implique l'ensemble des membres de l'ADIAF. Le rôle du conservateur désigné par le directeur du Musée national d'art moderne est de les accompagner au mieux, en assistant aux délibérations du comité de sélection final. L'important est que soit représentée la diversité artistique de la scène française d'aujourd'hui. De ce point de vue, le retour de la peinture me satisfait. Une fois la sélection faite, le conservateur accompagne les artistes nommés. L'expérience fut pour moi très instructive.

L'acte au regard des artistes ayant choisi de déployer leurs œuvres au-delà de l'espace muséal habituel s'est opéré comment ?

Katinka et Eric ont immédiatement manifesté leur intérêt pour des espaces interstitiels. Avec Dorothee LACAN et Corinne MARCHAND, nous nous sommes assurés de rendre leurs désirs réalité en travaillant avec toutes les directions concernées au Centre Pompidou, garantes notamment des questions de sécurité. C'est ce genre de défis qui fait le sel de notre métier !

Dans notre paysage d'inéluctable 'mondialité', quelle spécificité, de votre point de vue, occupe un art d'esprit français, comme celui défendu par l'ADIAF - notamment par les expositions remarquables conduites cette année en Chine ou en Argentine.

Je trouve dangereux d'essentialiser une pratique artistique. Il me semble plus pertinent de parler « d'art en France » que d'« art d'esprit français ». Notre pays se distingue par la pluralité des formes d'art qui s'y développent, notamment grâce aux apports d'artistes aux multiples origines. Je trouve formidable que l'ADIAF défende à l'étranger cet art pluriel né en France.

Quel rôle joue la présence du rapporteur ? L'incidence d'une présentation inadéquate, peut-elle lors de la délibération des jurés, faire souffrir une œuvre sublime ? Avez-vous été sollicité pour promulguer quelques conseils ?

N'étant pas dans la peau des jurés, il m'est difficile d'évaluer le degré selon lequel la prestation des rapporteurs importe, plus ou moins que les œuvres présentées : je suppose que cela dépend des

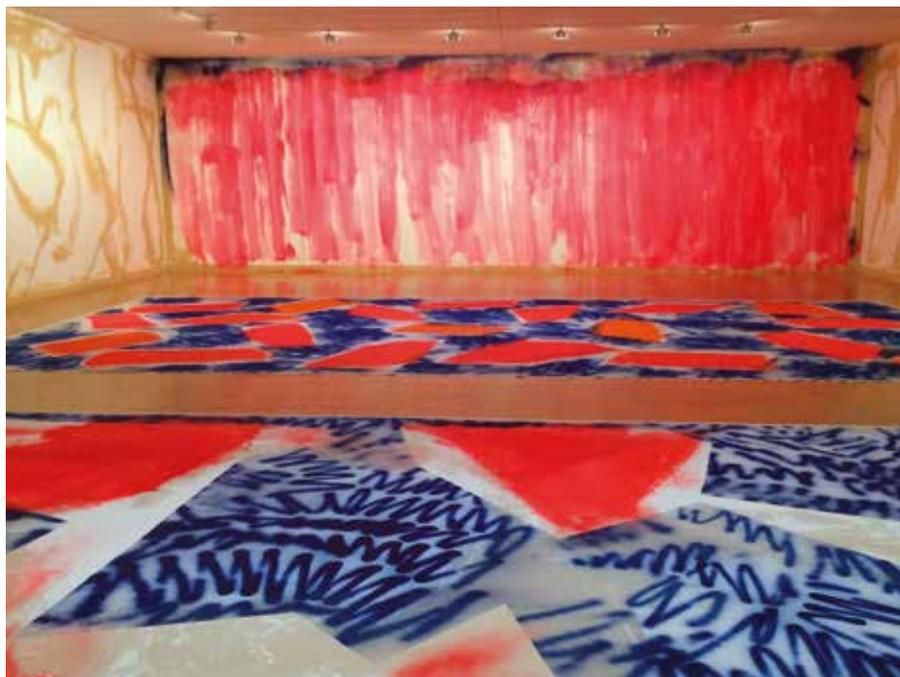
jurés. Les rapporteurs sont désignés par les artistes nommés. Ce sont des gens de grande qualité et chacun d'entre eux se passe largement des conseils du commissaire de l'exposition !

► *Prix Marcel Duchamp 2019*
Centre Georges-Pompidou
Place Georges-Pompidou, Paris 4^e
du 9 octobre au 6 janvier 2020
annonce du lauréat le 14 octobre



Eric Baudelaire, *Beau comme un Buren mais plus loin*, 2019, vue du drapeau réalisé par Dafa Diallo, installé au sommet de la tour Pleyel © Eric Baudelaire et Hélène Maes.

15^e BIENNALE D'ART CONTEMPORAIN DE LYON



Renée Levy, *Mia, Moira, Mi*, 2019, peinture murale, courtesy de l'artiste

Temps fort et attendu de cette rentrée artistique, la biennale d'art contemporain de Lyon a pris un nouvel essor en quittant la Sucrière afin de s'installer sur le site des anciennes usines Fagor-Brandt, multipliant ainsi sa surface d'exposition par un facteur cinq. La manifestation se poursuit au macLYON, sur toute la métropole et en région Auvergne Rhône-Alpes avec 225 projets au travers de quatre plateformes : *Veduta* qui propose des interventions d'artistes en collaboration avec les habitants, *Jeune Création Internationale* à l'IAC de Villeurbanne avec dix jeunes artistes dont le prix est attribué à Charlotte Denamur, un programme *Expositions Associées* à la Fondation Bullukian avec Jérémy Gobbé et Andrea Mastrovito, au musée des Beaux-arts avec Renée Levi et Antwan Horfee, à l'URDLA avec Mark Geffriaud, au couvent de la Tourette avec Anselm Kiefer, et *Résonance* qui regroupe des propositions dans des galeries, centres d'art, lieux associatifs, etc. Il s'agit de « faire de la biennale une fête » nous déclare Isabelle Bertolucci nouvelle directrice qui succède à Thierry Raspail, ancien directeur du macLYON et fondateur de l'évènement.

En écho à la géographie de la ville, la biennale, dont le titre *Là où les eaux se mêlent* est emprunté au poème de Raymond Carver, donne la parole à 56 artistes pour la plupart peu connus du public, de toutes générations et nationalités, dont un tiers de français. L'équipe curatoriale, constituée de sept commissaires du Palais de Tokyo, a invité tous les artistes à visiter ce lieu gigantesque de 29.000 m² et découvrir l'histoire et les stigmates laissés par son

activité passée avec une signalétique forte, un sol marqué par des codes couleurs précis et des machines abandonnées depuis 2015. 90 % des œuvres ont été produites in situ et de nombreuses sont issues de collaborations avec les entreprises régionales aux savoirs multiples et les Ecoles de Productions où les élèves préparent des diplômes professionnels en répondant à des commandes spécifiques au sein d'entreprises.

Yoan Gourmel nous indique vouloir ainsi proposer « un enchevêtrement de trajectoires entrelacées » à l'ère du Capitalocène. Pour illustrer les questions de flux - monétaires, de marchandises, d'informations et de personnes - s'est rapidement imposée l'idée de concevoir un vaste paysage ouvert aux multiples horizons où se déploient les thématiques biologiques, écologiques, politiques et économiques, dans les rapports entre vivant et non-vivant ou entre humain et autres espèces. Bien que conscients d'un état du monde alarmant, certains artistes proposent toutefois des œuvres poétiques, fantastiques ou encore humoristiques.

Dans le premier hall, passée l'arche colorée surmontée de *l'œil de la providence* de Shana Moulton, le spectateur se trouve face au roncier de Jean-Marie Appriou, symbole d'une nature qui reprend ses droits. Mais d'autres chemins s'offrent à lui, ainsi la possibilité de pénétrer dans l'espace du « Bureau des pleurs » envahi par le sable, où le mobilier détourné et la parole donnée aux habitants permettent de dessiner un futur possible. Les corps asexués de Malin Bülow, dissimulés

dans des textiles élastiques attachés à l'architecture, jouent sur une ambiguïté entre objet, sculpture et corps humain dans des questionnements politiques et sociaux. Simphiwe Ndzube met en scène des processions vindicatives croisant récits coloniaux du Sud et révolte des canuts, dans un enchevêtrement de temps et de lieu. Léonard Martin érige une « mêlée » gonflable, sorte de marionnette géante carnavalesque inspirée par la bataille de San Romano de Paolo Uccello, non sans humour. Bronwyn Katz évoque le paysage industriel lyonnais et ses fractures sous-jacentes avec un champ de cactées métalliques séparées par des rideaux de pluie au maillage délicat.

Une toute autre atmosphère se dégage dès l'entrée dans le hall 2, plongé dans une douce pénombre mystérieuse qui atténue les marques du lieu. Minouk Lim nous accueille avec un ruisseau doré où flotte un costume traditionnel coréen, évocation de la mémoire de son pays, mais aussi de l'activité passée dans ce lieu de production. Bianca Bondi a investi un espace clos, cuisine ou laboratoire d'alchimiste, où elle transforme les énergies négatives en énergies positives, en présentant un ensemble de contenants emplis de potions chimiques colorées recouvertes d'une pellicule de sel cristallisé. Une mer de savon coloré et odorant de Nicolas Momein s'étale par vagues successives devant la vidéo d'Abraham Poincheval qui nous propose un voyage céleste sur la canopée des nuages, dans un paysage dépourvu de frontières. Passons devant les sculptures



Thomas Feuerstein, *Prometheus Delivered*, 2017-2019, Courtesy de l'artiste et gallery Elisabeth & Klaus Thoman, Innsbruck/Vienne, © Adagp, Paris, Photo Blaise Adilon

anthropomorphes d'Isabelle Andriessen infectées par des virus et transmutes en des formes de vie incontrôlables, pour découvrir le duo détonnant et burlesque d'Ashley Hans Scheirl et Jakob Lena Knebl et son installation vidéo proposant une réflexion sur l'identité et les normes sociales dans un esprit de parodie. Hommage à Gustav Metzger, figure historique de cette biennale, inventeur de l'art « autodestructif », qui nous plonge dans une chorégraphie psychédélique de lumière et de couleurs sans cesse renouvelées, comme une métamorphose et un éternel renouvellement des états.

C'est dans le hall 3 que les artistes ont pris le parti de jouer avec les outils et les machines, les distordant dans des formes organiques. Miree Lee allonge ou suspend deux sculptures motorisées évoquant des corps mécaniques constitués de liquide visqueux dans des torsions sans fin. Thomas Feuerstein se réfère à la mythologie grecque avec le tourment éternel de Prométhée, en lente décomposition qui s'accompagne d'une régénérescence des cellules de foie produisant de l'alcool grâce à un dispositif impressionnant de machines, alambics et fioles. Marie Reinert restitue le portrait sonore du monde de l'entreprise, rare œuvre immatérielle dans ce théâtre abandonné par les hommes.

Dans le dernier hall, après un long voyage, le visiteur retrouve une installation de Petrit Halilaj illustrant sa réflexion sur les concepts de nation et d'identité culturelle multiethnique, avant de monter dans l'appartement aérien aménagé par Yona Lee après une analyse subtile des particularités spatiales et sociales. Un autre point de vue sur les œuvres environnantes, dont la montgolfière de Taus Makhacheva qui évoque le premier vol de ballon à air chaud en 1784 à Lyon.

Pour le macLYON, les artistes ont été invités à réaliser des paysages mentaux et sensoriels, même si non dénués de sens politique, dans un rapport au geste et à la matière. Aguirre Schwarz, connu sous le pseudonyme de ZEVS, accueille le spectateur avec les logos des entreprises partenaires qui se liquéfient. Au premier étage, Renée Levi déploie son geste sur le sol et les murs, jouant avec la perspective et l'architecture et proposant un environnement coloré à échelle humaine, dans une réflexion sur l'histoire de la peinture. Dans un dialogue intergénérationnel, la jeune artiste cubaine Jenny Feal traduit, avec une installation hautement poétique et politique, son



Au premier plan : **Simphiwe Ndzube**, *Journey to Asazi (détail)*, 2019. Courtesy de l'artiste et Nicodim Gallery, Bucarest; **STEVENSON**, *Le Cap Johannesburg Amsterdam*. © Blaise Adilon. Au deuxième plan : **Léonard Martin**, *La Méléé*, 2019, Courtesy de l'artiste © Adagp, Paris, 2019. Photo : Blaise Adilon. Au dernier plan : **Chou Yu-Cheng**, *Goods, Acceleration, Package, Express, Convenience, Borrow, Digestion, Regeneration*, PAPREC Group (détail), 2019. Courtesy de l'artiste et PAPREC Group. © Blaise Adilon

expérience de l'histoire de son pays où privé et public s'entrecroisent : une fresque murale de terre, évoquant les traces laissées par les prisonniers, laisse s'épanouir la fleur nationale mariposa, un carnet de poèmes en chute retenue, une figure manquante esquissée par un dessin comblant le vide entre deux chaises cannellées. Gaëlle Choisine prolonge le parcours avec un nouveau chapitre de *Temple of love*, suite de micro histoires imprégnées d'exotisme, d'érotisme et de politique. Les deux étages supérieurs sont consacrés aux *fantasmes mammifères* de Dewar et Gicquel avec une suite de bas-reliefs en chêne aux corps humains démembrés et un mobilier

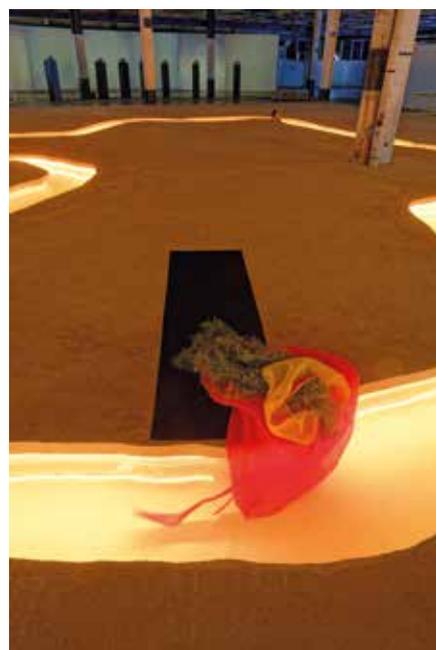
où figures humaines et espèces animales s'enchevêtrent.

Cette offre artistique généreuse nous montre la diversité des sensibilités et formes d'expressions à l'image de notre monde et les commissaires proposent une traversée d'un paysage aux multiples chemins possibles où les artistes tentent d'apporter leur réponse à la question « Comment continuer à vivre dans le monde actuel ? »

► 15^e Biennale d'art contemporain de Lyon
Là où les eaux se mêlent
jusqu'au 5 janvier 2020



Jenny Feal, *Pienso que tus versos son flores que llenan tierras y tierras*, (détail), 2019, Courtesy de l'artiste et Galerie Dohyang Lee, Paris



Minouk Lim, *Si tu me vois, je ne te vois pas*, 2019, Courtesy de l'artiste et Tina Kim Gallery, New York, © Blaise Adilon

JEUNE CRÉATION FAIT PEAU NEUVE POUR SA 69^e ÉDITION

PAR ANNE BERGEAUD



Côme Clérino, *S. 14 mai 2018*, émail et argile blanc sur carreau de céramique, 2018, courtesy de l'artiste

Faut-il encore présenter Jeune Création, association de 70 ans d'âge dont l'exposition annuelle reste un rendez-vous incontournable de l'art contemporain en France ? Peut-être, tant ses activités se sont élargies au cours du temps... Alors que l'association pose ses bagages à la Fondation Fiminco à Romainville - rejoignant ainsi la plateforme Komunuma, elle nous donne deux rendez-vous : en octobre d'abord pour l'ouverture de sa nouvelle galerie, en décembre ensuite pour sa 69^e édition.

D'abord appelée Jeune Peinture, l'association s'inscrit dans la lignée des salons parisiens, ces grandes expositions collectives portées par des sociétés d'artistes, indépendantes de l'État et du marché de l'art. Fortement politisé, son salon reflète alors les débats artistiques et politiques de son temps et donne notamment à voir dans les années 1960 les peintres de la Nouvelle Figuration comme Gilles Aillaud, Eduardo Arroyo, Henri Cueco ou encore Jacques Monory.

En 1999, Jeune Peinture devient Jeune Création, marquant son attachement à la diversité des pratiques artistiques. Si l'association réfute progressivement l'appellation « salon », elle revendique haut et fort son statut de collectif d'artistes. Preuve en est aujourd'hui le

mode de sélection des projets de la 69^e édition : le jury – qui a parcouru près de 1500 dossiers – est constitué pour la troisième année consécutive de dix artistes de nationalités diverses, bénévoles et d'une personnalité invitée. Pour son directeur Jérémy Chabaud, l'association serait ainsi davantage « une plateforme collaborative d'accompagnement des artistes émergents et des métiers de la création. »

Plus qu'un salon donc, Jeune Création développe une riche programmation entre édition annuelle, galerie et projets hors-murs et s'attache à nouer des liens durables avec des partenaires publics comme privés. Après les Grands Voisins à Paris, elle ouvre ainsi dès octobre un nouvel espace à Romainville, inauguré par une exposition sur le désir dont le commissariat est assuré par la peintre Marion Bataillard.

La 69^e édition de Jeune Création prend place en décembre dans l'impressionnante chaufferie de la Fondation Fiminco et présente les œuvres de quelque 57 artistes de 15 nationalités différentes.

Parmi les artistes sélectionnés, Côme Clérino étend sa peinture bien au-delà du cadre, s'inspirant des matériaux et des textures issus du milieu urbain. Les vidéos de Zoé Brunet-Jailly, ou encore de Stefanie Schwarzwimmer, distillent, chacune à leur

manière, une inquiétante étrangeté, entre rêve et réalité, par manipulation à l'aide de l'outil numérique. Cette édition est encore l'occasion de découvrir ou redécouvrir les images profondes et saisissantes de Hugo Deverchère pour son œuvre *Cosmorama*. Ce film fut tourné aux abords d'un observatoire, dans un désert de lave sur l'île de Tenerife, dans l'archipel des Canaries. Le duo d'artistes chinois Jingfang Hao et Lingjie Wang donne à voir leurs travaux sur la lumière du soleil dans une double réflexion chinoise et occidentale.

La sculpture quasi-monumentale de l'artiste new-yorkaise Shani Ha – comme en attente – remet le corps du spectateur au centre du dispositif artistique.

Cette année enfin, Jeune Création met l'accent sur la collaboration proposant à une trentaine de partenaires de remettre un prix indépendant aux artistes sélectionnés. Résidences, expositions personnelles ou collectives, éditions, autant de manières pour les artistes de développer de nouveaux projets au-delà de l'édition.

Insaisissable, l'édition annuelle restera toutefois un événement nomade, la prochaine étant d'ores et déjà programmée à la galerie Thaddaeus Ropac à Pantin en juin 2020.



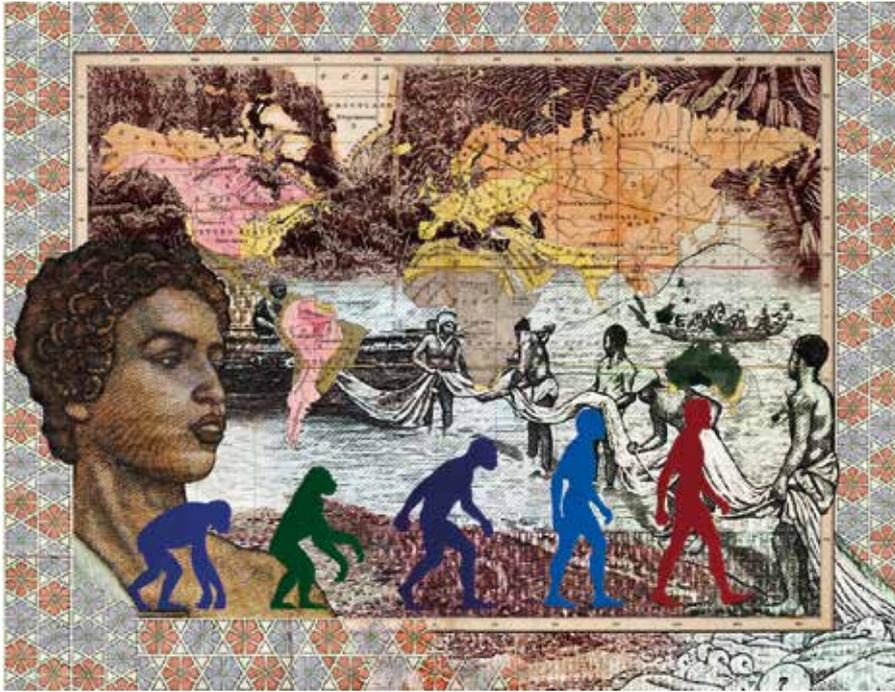
Zoé Brunet-Jailly, *Forêt 1*, 2017, tirage photographique sur bâche, bois, courtesy de l'artiste



Hugo Deverchère, *Cosmorama*, 2017, Vidéo 4K, son 5.1, 21 min, produit par Le Fresnoy - Studio national des arts contemporains. Avec le soutien de Neulize OBC, courtesy de l'artiste

► **Nous qui désirons sans fin**
Galerie de Jeune Création
111 Avenue Gaston Roussel, Romainville
du 20 octobre au 13 novembre

► **69^e édition de Jeune Création**
Chaufferie, Fondation Fiminco
111 Avenue Gaston Roussel, Romainville
du 6 au 18 décembre



Malala Andrialavidrazana, *Figures 1856, Leading races of man*, 2016, Pigment Print on Hahnemühle cotton rag, The artist and Caroline Smulders, Paris

Piloté par le duo très complémentaire Florence Bourgeois et Christoph Wiesner, Paris Photo conforte plus que jamais sa stature internationale avec 213 participants originaires de 31 pays et sa vocation de plateforme témoignant de l'extrême vitalité du médium.

Cette 23^e édition accueille au Grand Palais cette année la Fondation A Sticking (Bruxelles), une exposition dédiée aux photographes et cinéastes finlandais Heikki Aho (1895-1961), Björn Soldan (1902-1953) et Claire Aho (1925-2015), le Prix du Livre Paris Photo Aperture Foundation, une sélection de portraits de la JPMorgan Chase Art Collection : « Collective Identity » et une sélection du photographe Prix Pulitzer du New York Times, Josh Haner autour des dérives de l'exploitation de notre planète.

Outre des marqueurs attendus tels le secteur « Prismes », dédié à des ensembles exceptionnels (14 au total), le secteur « Films » avec mk2 (sélection de Matthieu Orléan et Pascale Cassagnau) et le secteur « Editions » (33 éditeurs de neuf pays), les galeries jouent le jeu de la prise de risque avec un nombre important de solo shows (30) et de duo shows (13).

L'on remarque notamment Joël-Peter Witkin dont les quatre décennies de production sont fêtées par Baudoin Lebon & Etherton, les hybridations coloniales de Malala Andrialavidrazana (Caroline Smulders), les photogrammes de Roberto Huarcaya (Rolf Art), Datazone de Philippe Chancel (Mélanie Rio) récemment exposé à Arles, l'installation vidéo « Trump/

Putin » de Nancy Burson (PACI) ou encore Mari Katayama (Sage) présente à la Biennale de Venise qui fait de son handicap physique un manifeste artistique.

En termes de duos, DIX9 Hélène Lacharquoise rapproche Sebastian Riemer et Morgaine Schäfer (Ecole de Düsseldorf) autour de l'usage de la diapositive.

Kuckei + Kuckei Gallery se penche sur deux femmes : Barbara Probst (vue au BAL), et Lilly Lulay qui déjoue l'intrusion des smartphones et des réseaux sociaux. Richard Saltoun ose un dialogue autour du corps avec Gina Pane et Penny Slinger. VI ausculte les impacts du climat et du temps avec Chris Duncan et Peter Funch ainsi que la galerie Maubert avec Eric Guglielmi et Nicolas Floc'h, lanceurs d'alerte environnementaux et récents lauréats de la commande publique nationale.

La vraie nouveauté se situe dans l'accent mis sur l'émergence ; le secteur *Curiosa* étant confié cette année au commissaire

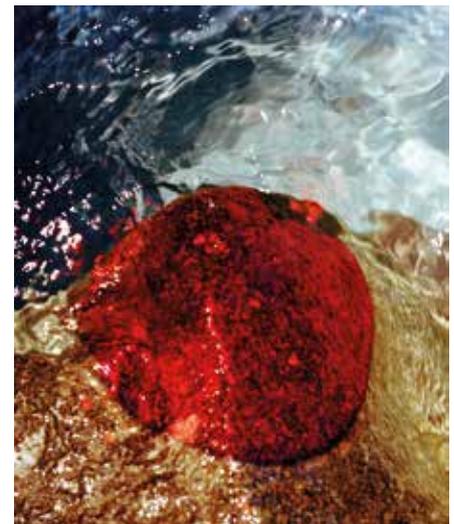


Yan Morvan, *Serie Anarchie au Royaume Uni. Docks de Londres, 1979* tirageciba 40x 60 cm 2019. (C)Yan Morvan courtesy galerie Sit Down

et écrivain anglo-ghanéen Osei Bonsu qui a sélectionné de jeunes artistes aux démarches expérimentales comme Marguerite Bornhauser (MADÉ), Roman Moriceau (Derouillon), Morvarid K (Fisheye), Thomas Hauser (Un-Spaced) ou Elsa & Johanna (La Forest Divonne).

Emergence également avec la troisième édition de la carte blanche étudiants Picto Foundation et Gares & Connexions ou la résidence BMW jeune création dont le lauréat est Emeric Lhuisset. Outre la 10^e carte blanche Pernod Ricard (Stéphane Lavoué), le prix de la Maison Ruinart, le concours Estée Lauder Pink Ribbon Photo Award autour de la lutte contre le cancer du sein, un large forum de tables rondes et de conversations viennent ponctuer cette intense programmation dont les « Artists Talks » animés par la revue *The Eyes*.

Lycéens et étudiants sont associés avec le parcours croisé Jeu de Paume et la carte blanche aux étudiants des Gobelins, école de l'image.



Marguerite Bornhauser, *Sans-titre, Moisson Rouge*, 2019, cibachrome encadré en chêne brut et verre anti-reflets, 70 x 100 cm © Marguerite Bornhauser. Courtesy Galerie Madé

Inégalé et couvrant l'ensemble du spectre de l'image, Paris Photo cristallise un faisceau d'événements en résonance pour offrir aux amateurs et collectionneurs le programme *A Paris* pendant Paris Photo en lien avec des institutions partenaires incontournables telles La MEP, Le BAL, le Centre Pompidou, la Fondation Henri Cartier-Bresson, la Cinémathèque française...

A noter que Paris Photo s'exporte à New York au printemps 2020. Un nouveau défi Outre-Atlantique à relever.

► Paris Photo
Grand Palais
avenue Winston Churchill, Paris 8^e
du 7 au 10 novembre

AKAA « ALSO KNOWN AS AFRICA »

PAR SYLVIE FONTAINE



Ricardo Kapuka, *Time passing bye*, 2019, ELA-espaco Luanda arte.

AKAA « Also Known As Africa » est une foire d'art contemporain et de design dédiée au continent africain et à son rayonnement à travers le monde.

Pour sa directrice Victoria Mann, il s'agit d'organiser un évènement donnant à ces artistes, aux identités culturelles variées, une visibilité là où existe déjà un marché d'art contemporain. Malgré le récent engouement pour « l'art contemporain d'Afrique » force est de constater que seulement cinq artistes africains figurent au palmarès d'ArtPrice. Certaines galeries occidentales présentent déjà le travail de ces artistes, mais AKAA donne aussi la parole aux galeries implantées dans les différents pays d'Afrique, et permet ainsi aux parisiens - professionnels du milieu d'art contemporain, galeristes, collectionneurs et amateurs - de découvrir cette scène foisonnante. Ces artistes sont encore bien trop discrets dans des manifestations nationales telles celles des Rencontres d'Arles ou de la Biennale de Lyon. Et même si certains évènements se développent en Afrique, comme la foire 1/54 à Marrakech, FNB Art Joburg et Cape Town Art Fair en Afrique du Sud, le marché sur ce continent n'en est qu'aux balbutiements.

Cette 4^e édition permet à 44 galeries, dont 17 venues d'Afrique, de vous faire découvrir une centaine d'artistes, émergents ou confirmés, sous cette magnifique nef du Carreau du Temple. Certaines galeries proposent un dialogue entre sculpture traditionnelle et œuvres contemporaines, quand d'autres présentent du design, comme la galerie de Bamako avec le merveilleux travail de Cheick Diallo. Les photographies de Hassan

Hajjaj, dont l'exposition se poursuit à la MEP, sont montrées à la galerie 193. ELA-espaco Luanda arte développe un dialogue intergénérationnel entre le jeune Kapuka et l'artiste confirmé Van ; Perve galeria nous permet de retrouver la figure historique de Malangatana ; THK propose les œuvres d'Andrew Kayser. Et bien sûr n'oublions pas les galeries françaises fidèles à cette foire, telles celles d'André Magnin avec l'incontournable Amadou Sanogo, d'Anne de Villepoix avec les délicates et non moins sublimes aquarelles de Frank Lundangi, de la galerie Vallois avec les dessins de Dominique Zinkpé et les sculptures de Gérard Quenum. Ycos project présente l'artiste Steeve Bauras vu lors des Rencontres d'Arles cet été.

Enfin, comme chaque année, plusieurs artistes sont invités avec des propositions spécifiques comme l'artiste angolais Francisco Vidal qui déploiera son œuvre,

mélange d'influences street art, culture hip hop et motifs textiles, sur les murs et sols d'AKAA Underground. Houston Maludi réalisera une œuvre monumentale pour la nef centrale.

Au niveau inférieur AKAA Underground, les Rencontres permettent aux artistes, aux professionnels de l'art et aux visiteurs de débattre publiquement et profiter d'un riche programme de conférences, concerts, projections de films, performances et lectures. Cette année, l'espace urbain comme matière et lieu de création en sera le thème central.

« Il s'agit ici de redessiner une carte de l'art contemporain, en mettant l'Afrique en son centre » conclut Victoria Mann.

► AKAA, Art & Design Fair
Carreau du Temple
4 rue Eugène Spuller, Paris 3^e
du 9 au 11 novembre



Hassan Hajjaj, *Asheber*, 2014, Courtesy of the artist and Taymour Grahne, London



Franck Lundangi, *I want you to be happy*, 2019, Courtesy Galerie Anne de Villepoix

ABBAYE DE MAUBUISSON

avenue Richard de Tour, Saint Ouen l'Aumône
Pro liturgia, ordinatrices du temps présent
du 17 novembre au 31 mars

BÉTONSALON

9 esplanade Pierre Vidal-Naquet, Paris 13^e
Mandy el-Sayegh, White Grounds
jusqu'au 14 décembre

CAC BRÉTIGNY

rue Henri Douard
Antoine Medes et Louise Aleksiejew, Don't be a stranger !
Dana Michel et Yoan Sorin, Slash Universe
jusqu'au 15 décembre

CENTRE CULTUREL CANADIEN

5 rue de Constantine, Paris 7^e
Dominique Blain, Déplacements
jusqu'au 14 janvier 2020

CENTRE CULTUREL SUISSE

38 rue des Francs-bourgeois, Paris 3^e
Mélie Mousset, L'Épluchée
du 27 octobre au 2 février
Ralph Bürgin, La Place
du 27 octobre au 8 décembre

CENTRE DES ARTS D'ENGHEN-LES-BAINS

12-16 rue de la Libération, Enghien-les-Bains
Julio Le Parc, Réels et virtuels 1958-2019
jusqu'au 27 décembre

CENTRE D'ARTS PLASTIQUES ALBERT CHANOT

33 rue Brissard, Clamart
Eva Taulois, Ni dans les rouges-gorges ni dans les bisons
jusqu'au 8 décembre

CENTRE POMPIDOU

Rue Beaubourg, Paris 4^e
Francis Bacon, Bacon en toutes lettres
jusqu'au 20 janvier
Christian Boltanski, Faire son temps
du 13 novembre au 16 mars 2020

CPIF

107 avenue de la République, Pontault-Combault
Réinventer Calais
du 5 octobre au 22 décembre

CENTRE TIGNOUS D'ART CONTEMPORAIN

116 rue de Paris, Montreuil
Matières à penser
du 11 octobre au 14 décembre

COLLÈGE DES BERNARDINS

20 rue de Poissy, 5^e
Il est plus beau d'éclairer que de briller seulement
du 09 octobre au 14 décembre

CREDAC

25 rue Raspail, Ivry-sur-Seine
Sarah Tritz, J'aime le rose et les femmes ingrates
jusqu'au 15 décembre

DRAWING LAB PARIS

17, rue de Richelieu, Paris 1^{er}
Florentine et Alexandre Lamarche-Ovize, Élisée, une biographie
du 13 octobre au 9 janvier 2020

DOMAINE DE CHAMARANDE

38 rue du Commandant Maurice Arnoux, Chamarande
Vis-à-vis Jean-Yves Cousseau et Christophe Dumont
jusqu'au 29 décembre

ECOLE ET ESPACE D'ART CAMILLE LAMBERT

35 avenue de la Terrasse, Juvisy-sur-Orge
Comme le son d'une cloche apporté par le vent
jusqu'au 14 décembre

**ECOLE MUNICIPALE DES BEAUX-ARTS / GALERIE EDOUARD MANET**

3 place Jean Grandel, Gennevilliers
Désolé
du 10 octobre au 14 décembre

FERME DU BUISSON

allée de la ferme, Noisiel
Marie Preston
du 1^{er} décembre au 1^{er} mars 2020

FONDATION CARTIER

boulevard Raspail, Paris 14^e
Nous, les arbres
jusqu'au 10 novembre

FONDATION HENRI CARTIER-BRESSON

79, rue des Archives, Paris 3^e
CHINE 1948-49 / 1959
du 15 octobre au 2 février 2020

FRAC ILE-DE-FRANCE – LE PLATEAU

place Hannah Arendt, Paris 19^e
Foncteur d'oubli
jusqu'au 8 décembre

GALERIE MUNICIPALE JEAN COLLET

59 avenue Guy-Môquet, Vitry-sur-Seine
Novembre à Vitry/50
jusqu'au 20 octobre
Prix de peinture
du 17 novembre au 15 décembre

INSTITUT DES CULTURES D'ISLAM

9-23 rue Léon, Paris 18^e
L'œil et la nuit
du 19 septembre au 09 février 2020

JEU DE PAUME

1 place de la Concorde, Paris 8^e
Peter Hujar, Speed of life
Zineb Sedira, L'espace d'un instant
Daisuke Kosugi
du 15 octobre au 19 janvier 2020

KADIST ART FOUNDATION

19 bis rue des Trois-Frères, Paris 18^e
Sabih Ahmed et Taus Makhacheva, Superhero Sighting Society
jusqu'au 22 décembre

LAFAYETTE ANTICIPATIONS

9 rue du Plâtre, Paris 4^e
Katinka Bock, Tumulte à Higienpolis
du 9 octobre au 5 janvier 2020

LA GALERIE, CENTRE D'ART CONTEMPORAIN

1 rue Jean-Jaurès, Noisy-le-Sec
Le dandy des gadoues
jusqu'au 14 décembre

LA GRAINETERIE

27 rue Gabriel Péri, Houilles
Rémanences
jusqu'au 9 novembre

LA TERRASSE

face au 4 boulevard de Pesaro, Nanterre
Samuel Gelas
du 8 novembre au 8 février
Conque, parc des anciennes mairies
Mari Minato

LE CENTQUATRE

5 rue Curial, Paris 19^e
Jusqu'ici tout va bien ?
Archéologies d'un monde numérique
du 12 octobre au 9 février

LES INSTANTS CHAVIRÉS

7 rue Richard Lenoir, Montreuil
MATÉRIAUTHÈQUE
du 21 septembre au 10 novembre

MAC/VAL

Carrefour de la Libération, Vitry
Nil Yalter, Trans/humance
jusqu'au 9 février 2020
Gödze Ilkin, MAC VAL Garden
jusqu'au 5 janvier 2020

MAIF SOCIAL CLUB

37 rue de Turenne, Paris 3^e
Causes toujours ! du hashtag à la rue
du 4 octobre au 9 janvier 2020

MAINS D'ŒUVRES

1 rue Charles Garnier, Saint-Ouen
Octave Courtin, Aires de sons
du 10 octobre au 17 novembre

**MAISON D'ART BERNARD ANTHONIOZ**

16, rue Charles VII, Nogent-sur-Marne
Etienne Robial, Etienne au carré
jusqu'au 15 décembre

MAISON DES ARTS DE CHATILLON

11 rue de Bagneux, Châtillon
Fanny Viollet, Une histoire de fil et de femme
du 18 septembre au 26 octobre

**MAISON DES ARTS DE MALAKOFF**

105 avenue du 12 février 1934, Malakoff
Lydie Jean-dit-Panel et Gauthier Tassart, Et sur les blés en feu la fuite des oiseaux
jusqu'au 15 décembre

**MAISON POPULAIRE**

9 bis rue Dombasle, Montreuil
Ici sont les dragons 3/3 : Juste fais-le
jusqu'au 14 décembre

MARÉCHALERIE

5 avenue de Sceaux, Versailles
Jérôme Poret, Les hôtes
jusqu'au 15 décembre

MICRO ONDE

8 Avenue Louis Breguet, Vélizy-Villacoublay
L'image située
jusqu'au 18 décembre

MOMENTS ARTISTIQUES

41 rue de Turenne, Paris 3^e
Claire-Jeanne Jézéquel, Dériver des surfaces
18-19-20 Octobre
Vincent Ballard - Julien Richaudaud, Pierre, feuille, ciseaux
15-16-17 Novembre
Marielle Paul, Rêve et veillée
20-21-22 Décembre

MONNAIE DE PARIS

11 quai de Conti, Paris 6^e
Kiki Smith
du 18 octobre au 9 février 2020

MUSÉE ZADKINE

100bis rue d'Assas, Paris 6^e
Le rêveur de la forêt
du 27 septembre au 23 février 2020

PATIO ART OPÉRA

5 rue Meyerber, Paris 9^e
Mathieu Dufois
du 8 au 26 octobre

VILLA VASSILIEV

21 avenue du Maine, Paris 15^e
Patricia Belli, Ser, sin serlo
jusqu'au 14 décembre



L'INSANE

PRÉSENTE

LES ARTISTES PHOTOGRAPHES DE L'ÉCOLE DE

~~KHARKIV (UKRAINE)~~
KHARKIV (UKRAINE).



CARTE BLANCHE
À ISABELLE BOURGEOIS.



VOUS INVITE À DÉCOUVRIR CE MOIS-CI
DANS NOTRE ESPACE LES ARTISTES : VICTOR
SOLONSKY 8 OCTOBRE 19:00-23:00
KOCHETOV, SERGIY LEBEDYNSKY, SERGIY

7-9 rue des Arquebustiers, 75003 PARIS

